

implacable qui s'opposerait pendant longtemps à ce qu'une paix solide s'établît plus tard entre les deux sections séparées de l'union. Ce n'est donc pas l'intention du Sud de prendre Washington et de mettre, par une guerre offensive, un obstacle à la reconnaissance, dans un avenir plus ou moins rapproché, des droits pour lesquels il combat, et des intérêts qu'il veut sauvegarder, savoir ceux d'être libre et maître chez lui.

L'Orateur fait ici l'historique des faits de la guerre depuis le commencement des hostilités, donnant une description topographique du pays où campent les divers corps d'armée. Ces faits sont trop connus pour que nous les rappelions en détail. Nous nous contenterons donc d'insister sur quelques points généraux, auxquels l'orateur, avec raison, a donné plus d'attention.

Dès l'ouverture de la campagne, il se présente une question curieuse. Le général Butler, envoyé au secours du fort Monroe, et pour fortifier Newport-News, avait reçu dans son camp un certain nombre d'esclaves fugitifs, venant lui demander protection. Le général en réfère au gouvernement de Washington et lui soumet la question de savoir, si ces esclaves devaient être déclarés ou traités comme une propriété. Mais le général Butler avait commencé par être avocat, et comme il avait gardé quelque chose de son ancienne profession, même en exerçant la nouvelle, en même temps qu'il posait la question des esclaves au gouvernement, il trouvait moyen de la résoudre, et arrivait à cette conclusion : qu'il fallait traiter ces esclaves comme contrebande de guerre et les confisquer au profit de la république. Cette suggestion fut adoptée à Washington. Ainsi donc le parti républicain, qui avait si longtemps combattu pour l'émancipation des noirs, en était venu à traiter les esclaves exactement comme le faisaient les démocrates du Sud.

Le Congrès du 4 juillet, sur lequel on comptait encore pour trouver une solution aux difficultés, s'assembla enfin. L'heure de la réconciliation était alors passée, mais il était encore temps pour un compromis, et cependant rien ne fut tenté en ce sens ; et on se borna à voter une série de mesures agressives, dans le but de pousser la guerre le plus vigoureusement possible. Le tarif fut encore élevé ; et, pour la première fois dans l'histoire américaine, on créa un impôt sur le thé et le café, et un impôt sur le revenu. On décréta une levée de 500,000 hommes et un emprunt de 500,000 piastres ; enfin, on arriva bientôt à une injustice, dont le gouvernement autrichien avait eu jusqu'ici le monopole, la confiscation des biens appartenant aux citoyens du Sud.

On attribua alors au général Scott, un plan très habile dans sa conception, mais que les événements furent loin de réaliser. L'armée du Sud était à Manassas, et le plan du général Scott était de la prendre en flanc, par la Virginie occidentale, tandis que par un mouvement de front il la rejetterait en arrière. L'armée de l'Ouest venait alors de remporter sa première victoire, et de battre le général confédéré Garnett ; la cause du Sud semblait désespérée. Les confédérés avaient évacué Harper's Ferry afin de ne pas être coupés dans leurs communications par l'armée du général Patterson, et le général McClellan remportait des succès qui l'ont si rapidement conduit au commandement-en-chef de l'armée du Nord. Mais ces rapides succès surexcitèrent tellement les esprits au Nord, qu'on y oublia bientôt toute prudence, et de toutes parts s'éleva un cri partout répété : "En avant ! à Richmond !" On commit alors la faute de céder à cette pression populaire, et, le 16 juillet, l'armée s'avancant jusqu'à Fairfax-Court-House, où elle se retrancha. Les Confédérés qui n'avaient jamais eu de forces en avant de Fairfax, ne bougèrent pas de leur camp de Manassas, et se contentèrent d'occuper une hauteur dominant le Bull-Run.

Le dimanche 22, le général McDowell commandant l'armée du Nord fit un nouveau mouvement en avant. Le plan du général McDowell paraît avoir été de déborder l'armée du Sud, et de la prendre en flanc de chaque côté, pendant qu'il ne laisserait au contraire que peu de forces au centre, afin de laisser l'armée du Sud s'engager, de plus en plus, et tomber dans le piège qu'il lui tendait, en lui offrant un succès apparent sur son front de bataille. L'artillerie ouvrit le feu, et l'armée du Nord se fit vaillamment un passage jusqu'au pont de pierre construit sur le Bull-Run. Mais ici

le plan des généraux du Nord fut déjoué ; le général Patterson, sur la diversion duquel on comptait, et qui devait tomber sur une des ailes des confédérés par la Virginie occidentale, n'arriva pas à temps, et la retraite commença. On a beaucoup parlé de batteries masquées, mais il paraît prouvé aujourd'hui qu'il n'y en avait pas non plus à Bull-Run, et quoique l'on dise, je ne puis croire que la victoire du Sud soit complètement due au hasard.

Le général Beauregard, autrefois officier du génie, a servi avec éclat dans la guerre du Mexique, sous les ordres du général Scott. Or, le général Scott, lui a rendu un jour ce témoignage public, que sans lui l'armée américaine eût été battue à Cerro-Gordo, et il ajoutait : "Le capitaine Beauregard a fait preuve en cette circonstance d'une audace et d'une témérité qui seraient de la folie, si ce n'était du génie !"

Le général Scott n'a qu'une seule tactique, toujours la même dans toutes ses campagnes : tourner l'ennemi et le prendre en flanc. Beauregard, qui avait servi sous lui, connaissait naturellement son plan, et s'était préparé en conséquence. Le résultat a prouvé qu'il ne s'était pas trompé. Cependant la retraite précipitée de l'armée du Nord dérangerait son propre plan, car il ne s'attendait pas et ne désirait pas un succès aussi facile et aussi prompt. Il comptait au contraire attirer l'armée du Nord dans le défilé de Manassas, la laisser coucher sur le champ de bataille, et l'attaquer le lendemain par un mouvement de flanc. Il avait ainsi remporté une victoire plus décisive, avec une perte moindre pour son armée, et fait un bien plus grand nombre de prisonniers. La déroute et la fuite précipitée de l'armée du Nord l'empêcha seule de réaliser ce plan de bataille. On a blâmé le général Beauregard de n'avoir pas poursuivi l'armée du Nord, et de n'avoir pas marché de suite sur Washington, mais il a été guidé en cela par les saines lois de la guerre, et la politique du Sud.

M. Masseras parla ensuite brièvement de la guerre du Missouri et se résuma en disant, que dans la guerre actuelle, le Sud avait eu incontestablement la plus grande part de succès, tandis que le Nord ne pouvait s'enorgueillir que de la prise du corsaire *Savannah* et de l'expédition d'atterras. Au reste, dans une guerre comme celle-ci, dit l'orateur, guerre de recrues, le succès restera toujours à ceux qui seront sur la défensive, et la défaite sera pour celui qui se décidera à l'attaque. Dans tout autre pays du monde, une grande victoire décide souvent une situation ; aux Etats-Unis, une grande bataille gagnée contre le Sud n'avancerait rien, et c'est précisément ce qui fait la difficulté, l'insolubilité de la situation ; ce n'est pas une bataille qu'il faudra, mais bien dix batailles, avant d'avoir fait un pas en avant. Et même après cela, la guerre recommencerait sur tous les points ; pour la défense des foyers, la défense de la patrie, chaque homme serait un soldat ; et le Nord lui-même se déverserait sur le Sud que sa conquête ne serait pas encore certaine.

TROISIÈME ET DERNIÈRE LECTURE.

Jusqu'ici, dit l'orateur, les faits m'ont guidé, j'ai eu à remplir la tâche relativement facile de simple historien et d'observateur exact. Maintenant, il me faut aborder le rôle ingrat de prophète, mais de prophète sans brevet d'exactitude, et comme me le disait tout à l'heure un homme d'esprit (M. Chauveau), sans garantie du gouvernement.

Au début, j'ai eu recours à une comparaison, le mariage de convenance, maintenant permettez-moi de recourir à une légende des bords du Rhin.

Il y avait une fois un prince et une princesse beaux comme le jour. Un matin, le prince partit pour la chasse. Près d'une haie il trouva un magnifique cheval blanc qui attendait paisiblement l'aventure. Il le monte, et le coursier l'emporte à travers les forêts. Puis, après une course de 24 heures, le cheval s'arrête à la porte du château du prince. Mais hélas ! tout à vieilli pendant l'absence du maître. Il ne retrouve plus que des vieillards au lieu des jeunes gens qu'il a laissés. Sa femme elle-même a perdu sa beauté et sa fraîcheur. Un miroir se trouve sous ses yeux ; il apprend que lui aussi est devenu vieux. La promenade qui avait paru durer 24 heures avait duré un siècle.